

qu'eux. Mais cette nuit-là même il avait un rendez-vous d'amour et il sacrifia sa couronne à une jolie fille.

Il fut pour moi d'une amabilité extrême. Je connus, grâce à lui, tous les princes et princesses exilés d'Espagne et, pour ne nommer que ceux-là, le duc de Camestra et le duc de Tama-mes. Je remarquai surtout parmi eux le duc d'Aguilar, un grand d'Espagne par naissance. Brun, sombre, la figure tourmentée par une expression tragique, il semblait personnifier le héros d'un drame machiavélique. Il était en société un causeur captivant et un musicien brillant. Tout romanesque qu'il me semblât, il devint bientôt un de mes amis les plus attachés. Don Carlos, mis au courant de ma nouvelle amitié, me prévint contre lui: "Méfiez-vous, me dit-il, c'est un homme infortuné, désespéré et dangereux. Il a perdu tout ceux qui se sont associés à lui." J'appris alors son histoire. Ennemi juré du roi Alphonse, il suscita maintes révolutions contre lui. Sa tête était alors à prix. Des agents espagnols le recherchaient partout pour le ramener dans son pays et le laisser mourir dans quelque donjon.

Un soir, j'étais à rêver à mon balcon quand j'entendis le duc d'Aguilar heurter discrètement à la fenêtre de mon palais, au risque de sa vie.

"Pour l'amour du Ciel, comtesse, disait-il, ouvrez ou je me tue!"

Ne sachant que faire, balancée entre la crainte d'être responsable de sa mort ou, au cas d'une surprise, de la perte de mon honneur, j'ouvris enfin et lui permis de coucher dans une pièce du dernier étage où il se trouva à l'abri des agents espagnols qui étaient sur sa piste.

Je revins pour la seconde fois à Cannes où arriva un beau jour le lugu-

bre duc d'Aguilar, en butte aux mêmes ennuis. Le baron Sascha Stockel lui sauva la vie en brisant un flacon rempli de poison qu'il allait vider. Ce fut une peine inutile; trois mois plus tard il était trouvé dans la basilique de St-Marc, empoisonné. Il avait bu le liquide que contenait une bague très ancienne qu'il portait toujours au doigt.

Ceci me remet en mémoire un des épisodes les plus intéressants de ma vie. Mon premier mari, le comte de Pourtalès possédait à Florence le Palais Salirati que sa grand'mère, une princesse italienne, lui avait laissé en héritage. Ce palais vit défiler sous sa loggia les brillants et cruels Médicis, princes machiavéliques dont l'histoire est synonyme de l'histoire florentine.

Les Médicis étaient étrangement versés dans la fabrication et l'usage des poisons. Ils n'en ignoraient aucun. Cette science leur avait été léguée par un ancêtre herboriste. Ils enrichirent à travers les siècles sa collection d'herbes empoisonneuses. Un Médicis servit à son frère et à sa belle-soeur un poison à la fois si lent et si sûr que les époux, tout en sachant leur fin prochaine, pouvaient vivre sans inconvénient, mais aussi sans espoir de guérison. Ils furent emportés après quelques semaines. Ils en avaient pour tuer instantanément et d'autres pour causer des morts lentes.

Nous décidâmes, mon mari et moi, d'occuper ce palais. Un soir que j'étais à m'habiller pour aller à un dîner dans ce fameux Palais Strozzi, je frappai du coude une partie du mur qui sonna le vide.

Je fis faire des recherches et les ouvriers que j'embauchai pour ce travail délicat découvrirent, en enfonçant le mur, un passage souterrain conduisant à une vaste salle richement meu-